

*Après le François Bellardie des «Mauvais Numéros», mon bisaïeul maternel, conscrit à dix-huit ans au temps du premier Napoléon, marqué dès sa jeunesse par l'injustice et le malheur; après Antoine, son fils, dit «Le Roussel», qui nourrit le rêve toujours déçu d'échapper enfin à la condition du petit métayer pauvre, condamné, sa vie durant, à peiner sur «La Terre des autres», voici Loubette, la vive et courageuse Loubette, fille cadette du Roussel, qui a vu la grande sécheresse de 1893 et la guerre de 1914-1918.*

*Depuis l'époque où vécut son rude et fier aïeul, le temps a passé, et les Napoléon, les révolutions, les républiques et les guerres, et les années de disette ou de bonnes récoltes. Mais la vie, dans nos campagnes pauvres, a-t-elle pour autant beaucoup changé, – pour des paysans sans terre, surtout, comme les Bellardie? Sans doute, y a-t-il mieux-être; n'empêche qu'en ces temps tout proches, qui furent, pour d'autres, «la Belle Epoque», la plupart des femmes de la terre menaient encore, chez nous en Limousin, et en bien des régions pareillement déshéritées, une existence lourde de peines et de servitude.*

*On l'imagine mal aujourd'hui. Il faut l'avoir entendu conter, l'entendre conter encore par de rares survivantes nonagénaires: chez les autres, dès l'enfance, à gagner durement leur pain; mères de famille au service de toute une maisonnée, attelées à la tâche, sans loisir, sans confort et sans espérance, ne s'asseyant guère à table, usées avant l'âge, prenant au premier deuil le vêtement noir qu'elles emporteront dans la tombe, s'employant jusqu'au bout à se rendre utiles pour faire mieux supporter à des enfants besogneux la charge de leur vieillesse sans ressources. Qui dira jamais assez leur existence de dévouement et de sacrifice?*

*Qui saura surtout faire revivre leur calvaire et leur héroïsme obscur pendant les cruelles années 14-18?... Les hommes tenaient les tranchées. Saison après saison, que de jeunes paysans moissonnés! Il suffit, sur la place du moindre village, de compter les noms à demi effacés, gravés dans la pierre du monument aux morts. Les femmes, cependant, avaient pris la relève, à la faux et à la charrue. Au rythme des jours sans nouvelles, des nuits blanches et des glas qui sonnaient, elles surent faire face aux plus rudes travaux, à l'angoisse et au malheur. Tel fut le sort de Loubette et son dur combat silencieux...*

*Je l'ai bien connue, Loubette, cela va sans dire. J'ai entendu ses récits, vécu avec elle et les siens la tourmente de 14-18. Mon enfance a été celle de tous les petits garçons de fermiers ou métayers pauvres. J'ai appris le français à l'école, et fait, jusqu'à l'âge d'homme, tous les travaux des champs, même les plus durs, avec la faucille, l'araire et le fléau. Autrement dit, témoignages directs et souvenirs personnels ont fourni la substance même d'un récit qui se veut d'abord authentique. Je crois devoir préciser toutefois que, pour de simples commodités de composition, quelques événements relatifs à deux personnes différentes ont été rapportés à une seule, et que, soucieux d'éviter des identifications personnelles ou collectives qu'on pourrait juger indiscretes, j'ai pris le parti de modifier tous les patronymes et noms de lieux.*

*Bref, par ce récit, où j'ai mis beaucoup de moi-même, j'ai tenu, avant tout, à porter témoignage. Pour les miens d'abord, une lignée de paysans sans terre; ainsi, peut-être, ne seront-ils pas morts tout à fait... Pour tous ceux de leur condition aussi, pour tant de labeurs, de vouloir-vivre et de courages trop souvent ignorés...*